

Dialogue avec une mouche Extrait du journal intime de Lucille Armstrong

André Goulet

Volume 40, numéro 5 (239), octobre 1998

De l'argent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1998). Dialogue avec une mouche : extrait du journal intime de Lucille Armstrong. *Liberté*, 40(5), 15–22.

ANDRÉ GOULET

DIALOGUE AVEC UNE MOUCHE
(extrait du journal intime de Lucille
Armstrong *)

Peu de temps après la mort de mon mari, un journaliste est venu cogner à ma porte. Il frappait d'un poing mou, presque mièvre, qui trahissait une contenance suspecte. Au lieu d'un bruit net, j'entendis donc une sorte de grouillement qui me souleva le cœur. On aurait dit une mouche paniquée qui cherchait une issue contre la paroi d'une vitre. « Madame Armstrong ? » a demandé une voix derrière la porte où je me tenais coite. « Mon nom est Georges Aubrun, du *Jazzy Mag*. » Il marqua une longue pose. J'en profitai pour approcher mon œil du viseur. « Je voudrais vous poser quelques questions au sujet de monsieur Armstrong. Je consacre un ouvrage à Joe Oliver et je sais que vous pouvez m'aider. » Par l'espion, je le voyais qui lissait le revers de son veston. Cet homme avait le jaunisme collé aux dents. Je le sentais. Je suis restée tapie dans l'ombre et j'ai attendu. « Allons, me disais-je. Ça va passer, ça va passer. »

Au bout de quelques minutes, l'homme est retourné à sa voiture, a jeté son chapeau sur la banquette avant, puis

* Avertissement au lecteur : toute ressemblance avec Lucille Armstrong serait heureuse, mais fortuite.

il est parti. Il conduisait comme il cognait aux portes, avec la même discrétion, sans tapage inutile. Comme si son métier lui avait appris à cacher son vice derrière un épais velours noir. Je me suis aussitôt réfugiée dans l'ombre du salon et c'est alors que m'est revenu en mémoire ce titre du *Times* qui avait tant choqué Louis, moins parce qu'il faisait preuve d'une parfaite incompréhension de son art, que parce qu'il trahissait ce que Satchmo avait de plus cher, son âme : « Louis Armstrong, clamait-on d'une joie destructrice, a renoncé à Mammon et revient au jazz. » Deux faussetés dans cette affirmation. Un : Louis n'a jamais fait quoi que ce soit pour de l'argent, et surtout pas de la musique. Deux : il ne s'est jamais considéré comme un jazzman au sens pur, mais bien plutôt comme un musicien, et j'irais même jusqu'à dire *comme un musicien de rue*. Louis faisait de la musique, sans plus. Ce sont les autres, à commencer par Lil Hardin, sa deuxième femme, et tous les managers qui ont suivi, qui ont mis Mammon sur la route de Louis, lequel préférait de loin les bonheurs simples à la fortune à laquelle on le destinait. D'où ses réticences, d'ailleurs, à l'égard du bebop. Pour lui, le bebop était une manière de musique de chambre version américaine, et non pas un bonheur de la rue. Comme il le disait lui-même : « J'ai connu de grandes ovations de mon temps et j'ai eu de beaux moments. Mais il me semble que j'étais plus heureux, plus détendu, quand je grandissais à La Nouvelle-Orléans et que je jouais avec les "oldtimers". » Non, ce n'est pas Satchmo qui est entré au pays de Mammon, mais Mammon qui est descendu avec Satchmo dans la rue. Mon homme avait cette force heureuse qui sait faire plier les dieux.

Il est cependant un cas dans la vie de Satchmo qui semble vouloir contredire ce que j'avance ici. Et c'est précisément le cas de Joe « King » Oliver. L'histoire est simple, et c'est sans doute ce qui empêche les gens de pouvoir la lire comme il se doit. Au lieu, ils se contentent

de l'entendre. Pourtant, toute la vie de Louis doit être lue comme de la poésie. Sans quoi, le sens profond de l'homme nous échappe et l'ange Gabriel qu'il était se change en un affreux monstre mercantile, insensible et égoïste.

Nous sommes en 1937, à Savannah, en Georgie. Pour la première fois depuis 1926, Satchmo revoit Joe « King » Oliver, qu'il avait affectueusement rebaptisé « Papa Joe ». Avec raison, d'ailleurs. N'est-ce pas Oliver qui a lancé la carrière de Louis ? Lui qui l'a aidé, encouragé, doté d'un instrument de qualité (Satchmo a conservé jusqu'à la fin de sa vie le vieux York que Joe lui avait donné) ? N'est-ce pas de lui, de Papa Joe, qu'il a reçu ses premières grandes leçons de musique ? N'est-ce pas avec lui que le jeune Satchmo a eu l'honneur et le plaisir de jouer en duo alors qu'il n'était âgé que de dix-sept ans ? Sans compter que c'est aussi Papa Joe qui l'a fait venir dans son orchestre à Chicago, lui aussi qui l'a présenté à Lil Hardin, sa deuxième femme, son premier « manager » en quelque sorte (bien qu'elle eût pour unique salaire l'amour de Louis et la joie de le voir réussir). « Je savais, confessa un jour Louis, que si je devais avoir une chance dans ce métier, ce serait grâce à Papa Joe et à personne d'autre. »

Que manigançait Papa Joe en Georgie en 1937 ? Il avait un petit étal, me raconta Louis, où il vendait des tomates et des pommes de terre. Fauché, les dents mauvaises et la bouche infestée de pyorrhée, il ne jouait plus et de toute façon, plus personne ne voulait de lui. « Pas de larmes, fit remarquer Louis. Il était heureux de nous voir. » Tous les musiciens ont donné à Joe ce qu'ils avaient en poche. La contribution de Louis s'éleva à cent cinquante dollars.

Le même soir, Joe s'est pointé à la boîte où jouait Satchmo. Il était sapé comme un dieu, Stetson et tout. Le King avait retrouvé une part de sa dignité. Mais pas pour longtemps. En avril 1938, Oliver mourait d'une crise cardiaque, « Moi, je crois qu'il avait le cœur brisé », confia Louis au magazine *Life*.

La question épineuse (la mienne et celle d'Aubrun) est donc celle-ci : Pourquoi Louis, dont le revenu, à l'époque, atteignait les soixante-quinze dollars par soirée, n'a-t-il pas fait plus pour Papa Joe, alors qu'il savait si grande sa dette envers lui ? Dans son autobiographie, Louis s'explique avec maladresse : « Chaque fois que je le pouvais, je lui faisais passer un petit quelque chose. Mais je n'en avais pas beaucoup moi-même. Je ne gagnais que 75 dollars par soirée. Et j'avais toujours une femme désireuse de posséder des diamants ! C'était Alpha, ma troisième femme. Elle voulait toujours impressionner les *chorus girls* avec une nouvelle fourrure pour qu'elles disent : " Quel genre de fourrure est-ce ? " ». Quand je relis ces mots, je repense à la formule d'Hitler : « Des canons plutôt que du beurre ! », et ça me fait un mal atroce.

De fait, sur ces seuls propos, on pourrait tout détruire, salir une vie pourtant construite sur des valeurs essentielles. Encore une fois, il faut lire la vie de Louis comme de la poésie, c'est-à-dire avec amour. L'amour qui, une fois sous presse, ne tient pas le coup. C'est pourquoi je n'ouvrirai jamais la porte à un Georges Aubrun ni à aucun autre type de son espèce. Ces gens-là n'ont pour tout sentiment que la sensation. Et la sensation est le masque de la vérité, une perfide trahison.

J'ai maintes fois raconté l'anecdote qui suit, parce qu'elle montre à merveille l'attachement que vouait Louis aux choses simples. J'avais réussi de peine et de misère à convaincre mon mari de nous acheter une maison. « Honey, rétorquait-il, nous n'allons jamais y être ; pourquoi avons-nous besoin d'une maison ? » Pour le bonheur de rentrer chez nous, lui disais-je. Toujours est-il qu'il a fini par céder. Le 25 décembre de la même année, je nous ai donc procuré un arbre de Noël, pour que Louis se sente vraiment chez lui, dans sa maison. Ce soir-là, il est resté à contempler les lumières de l'arbre jusqu'à très tard dans la soirée. Quand j'ai voulu éteindre, il a dit :

« Non, n'éteins pas. Je veux juste continuer à regarder. Tu sais, c'est le premier arbre de Noël que j'aie jamais eu. » Louis avait alors quarante ans.

Le lendemain, nous devions partir pour Kansas City. Qu'on le croie ou non, j'ai dû emmener l'arbre en tournée. Ainsi, chaque soir, avant même de défaire les valises, il fallait que je lui installe l'arbre, son arbre de Noël...

La plus grande force de Louis était d'aimer la musique comme il avait aimé son arbre, comme il aimait les plaisirs simples, d'un amour si vrai qu'il n'avait pas à se demander si ce qu'il faisait était bon ou mauvais. Il aimait, alors c'était bon. Et il le croyait dur comme fer. Au milieu des années trente par exemple, Satchmo a fait un tabac à Paris, puis à Strasbourg. Par la suite, il affronta le difficile public de l'opéra de Montpellier, où il passait en première partie de l'opérette *Les Cloches de Corneville*. Sa musique a dû choquer profondément l'oreille bourgeoise des auditeurs qui, en signe de désapprobation, se sont mis à le siffler et à lui lancer des pièces de monnaie à la tête. Il est vrai qu'il s'agissait d'argent (on ne lui lançait tout de même pas des pierres, ce qui aurait été non équivoque), mais Louis a toujours cru que, ce soir-là, on lui avait fait une ovation à la manière des bourgeois français ! Il était comme ça, Pops. Toute sa vie il a porté au cou une étoile de David, et toute sa vie il a soufflé dans sa trompette avec la même conviction inébranlable. Aimer, pour lui, c'était souffler. Et je ne crois pas me tromper si je dis qu'il voyait dans son art une manière belle et joyeuse de faire passer le Souffle. Comment expliquer, sinon, ce sourire, cette joie de vivre, ce bonheur légendaire qui planait très haut au-dessus des contingences ?

De tous les jazzmen, on dit que Louis était le plus mal né, celui qui au départ était le plus défavorisé. Pourtant, malgré une mère « domestique-blanchisseuse et prostituée » et un père « trop occupé à courir les putes » pour lui

« apprendre quoi que ce soit », Louis a vécu son enfance « malheureuse », au cœur de Back O'Town, l'un des quatre arrondissements de sa ville natale, de manière *heureuse*. Il aimait beaucoup me raconter la fois où il avait trouvé une dinde tout entière dans les poubelles du quartier. « Elle sentait tout ce que vous voulez, sauf la dinde », disait-il en riant. Lui et sa mère Mayann ont tenté d'apprêter la volaille avec un tour de bouillon et un traitement au vinaigre, ce qui semble avoir eu peu de succès puisque le patron du chic resto de Saint Charles Street, à qui Louis tenta de refiler sa trouvaille moyennant quelques sous, menaça de le faire arrêter.



Louis Armstrong, encre de Pascale-Antoine Hamet

Toute l'enfance de Louis est faite de ça. La misère était pour ainsi dire sa seule abondance. En ce sens, sa véritable famille n'est pas celle du jazz, mais du blues. C'est à cette classe qu'il appartient avant tout, à cette sous-classe de la dernière classe. Néanmoins, lorsque le pianiste Joe Bushkin, de All Stars, demanda à Louis à quoi il pensait lorsqu'il improvisait, du tac au tac Pops répondit : « Joe, tu fermes les yeux et tu te rappelles le bon temps, lorsque tu étais enfant, et alors la musique coule toute seule ! »

Ceux qui seraient tentés de ne voir là que la simple nostalgie d'une vieille peau peuvent vérifier l'exactitude de ces propos en écoutant des pièces comme *Dear Old Southland*, absolument poignante de vérité, ou encore, sa préférée entre toutes, qu'il a d'ailleurs enregistrée quatre-vingt-dix-huit fois si ma mémoire est bonne, *When It's Sleepy Time Down South*. Ces documents ne trompent pas. Ils disent en musique tout l'attachement de Louis pour sa ville natale, pour sa misérable enfance heureuse. Et cela, à moins de détruire tous ses enregistrements, nul ne pourra jamais le lui contester.

Le manque d'argent n'a donc jamais été pour Louis synonyme de malheur. D'accord, Oliver était fauché. Mais il était aussi « sans larmes » ! Voilà ce qui comptait le plus aux yeux de Satchmo, pour qui l'homme désargenté n'a jamais rien eu à voir avec l'infortuné. Louis était intelligent, brillant même. Mais son esprit fonctionnait en mode lunaire. Pour lui, la vie n'était pas faite d'oppositions, comme le bon et le mauvais, le bien et le mal. Pour lui, la vie, c'était un cercle et le but du jeu, c'était de faire entrer dans ce cercle le plus de lumière possible, de la faire passer du quartier de la lune à la pleine lune, si je puis dire. Après quoi il s'agissait surtout de garder la lune pleine et de la faire briller jusqu'au jour de sa mort. À sept ans, alors qu'il gagnait jusqu'à un dollar cinquante par jour en chantant dans les rues de la Nouvelle-Orléans avec son petit groupe, les Singing Fools, la lune de Louis avait déjà fait le plein de lumière. Je ne le dirai jamais assez : qu'on ne demande pas à un homme de cette solidité d'établir un lien facile entre le malheur des gens et leur piètre situation pécuniaire. Je ne veux pas dire par là que Louis n'entrevoyait nullement les possibilités qu'offrait l'argent. À preuve, toute sa vie il a aidé les gens de son quartier. Mais aider, pour lui, c'était offrir des trompettes ou payer des études. En d'autres termes, c'était rendre les gens à eux-mêmes, leur donner la responsa-

bilité de leur destin. Je te donne l'outil, à toi de bâtir l'homme.

Je les imagine tous les deux au ciel, Satchmo et Papa Joe, fumant de la marijuana sur un nuage duveteux. Papa Joe demande: «Qu'as-tu fait de tout ton blé avant de venir ici-haut? », et Satchmo de répondre: «Je l'ai jeté par-dessus la nacelle!»